

| | |
|------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Title | Le Christ de Marguerite Duras et la dénonciation du sacrifice à la lumière de La mort du jeune aviateur anglais |
| Sub Title | |
| Author | 村石, 麻子(Muraishi, Asako) |
| Publisher | 慶應義塾大学フランス文学研究室 |
| Publication year | 2007 |
| Jtitle | Cahiers d'études françaises Université Keio (慶應義塾大学フランス文学研究室紀要). Vol.12, (2007.) ,p.48- 63 |
| JaLC DOI | |
| Abstract | |
| Notes | |
| Genre | Departmental Bulletin Paper |
| URL | https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20070000-0048 |

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Le Christ de Marguerite Duras et la dénonciation du sacrifice à la lumière de *La mort du jeune aviateur anglais*

Asako MURAISHI

On sait que Marguerite Duras s'est initiée à l'Écclésiaste par le guide de Freddie, un juif pratiquant dont elle était amoureuse autant spirituellement que physiquement, mais quant à l'Évangile, le deuxième axe de cette initiation biblique est totalement méconnu¹. Pourtant, les allusions néotestamentaires qui traversent toute son œuvre, sans être minces, bien qu'elles soient discrètes, témoignent également de cette passion. D'ailleurs l'écrivain lui-même ne cache pas sa ferveur ; elle avoue en fin de carrière son assiduité à la lecture des Évangiles comme si elle montrait les ficelles de son écriture :

J'ai une chose enthousiasmante complètement, les Évangiles. Je... moi j'ai une lecture, mais de folie, des Évangiles. (...) Je me demande si cette lecture n'est pas perdue, lecture de l'Évangile. Si ce niveau de lecture surprenant d'une... d'une hauteur, d'une altitude extraordinaire, si ce niveau passe encore. Ça pourrait passer pour un sens propre du terme, indéchiffrable, oui. Mais il faut y mettre un certain acharnement, une certaine passion. Si on ne l'a pas, on ne le voit pas (« Quelque part ailleurs en étant là » : Le Bon plaisir de Marguerite Duras, France Culture, 20 octobre 1984).

Comment cette lecture ardente se cristallise-t-elle dans son œuvre ? Notre propos n'est pas d'établir un relevé exhaustif et systématique de toute la figure

¹ Un manuscrit inachevé explique le détail de leur rencontre : Marguerite Duras, « La Bible », *Cahiers de la guerre et autres textes*, Paris, P.O.L. et Imec, 2006, p.399.

du Christ de toute l'œuvre durassienne. Au lieu de nous contenter d'un survol superficiel de sa diversité, nous choisirons pour mieux envisager notre problématique de nous concentrer sur une seule œuvre, *La mort du jeune aviateur anglais* (Marguerite Duras, « La mort du jeune aviateur anglais », *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, coll. « folio »).

Cette œuvre recueillie dans *Écrire* paru en 1990, est née d'un tournage que Benoît Jacquot a proposé à l'écrivain de réaliser dans son appartement à Paris : devant sa caméra, l'écrivain a tissé au fil de la parole une histoire sur la mort d'un jeune aviateur anglais dont elle a découvert la tombe à proximité de Trouville, et Yann Andréa Steiner a transcrit ses propos. Un conte ou une chronique ou bien un synopsis – l'écrivain lui-même ne sait comment définir : « Je ne sais pas comment appeler cette histoire » (*Ibid.*, p.76) – cette œuvre échappe ainsi à toute catégorisation générique : « Ce livre n'est pas un livre. / Ce n'est pas une chanson. / Ni un poème. Ni des pensées » (*Ibid.*, p.74).

Comme cette expérience entamée avec Jacquot et Yann est poursuivie par *Écrire*, elle touche d'abord à la question de l'écriture, mais à une question aussi fondamentale, celle de la mort, voire celle du sacrifice mise en œuvre à travers la figure du Christ. Ce livre, un de ses derniers, naît du pressentiment de sa mort et sonne comme son glas en devenant méditation profonde sur la mort. « Vivre devient la passion de mourir² » - les mots gribouillés sur une page arrachée témoignent de cette interrogation obsessionnelle, aiguisée par l'oscillation entre vie et mort. La hantise de sa propre mort la conduit d'abord à une récente révélation, celle de l'aviateur mort au combat en accomplissant sa destinée, ensuite, elle réveille un ancien souvenir douloureux, celui de son frère défunt pendant la guerre à cause de la pénurie de médicaments, dont le deuil s'avère interminable. Devant ces deux morts, l'écrivain est en proie à un dilemme, tiraillée entre le refus et l'acceptation du sacrifice : d'une part, il y a le fait indéniable selon lequel son frère et l'aviateur malgré sa jeunesse

² D'après Laure Adler, *Marguerite Duras*, Paris, Gallimard, 1998, coll. « folio », p.863.

poignante se sont fait massacrer, précisément, « sacrifier » par la Guerre ; d'autre part, ce sacrifice, la vie brusquement tronquée par le barbarisme de l'Histoire est si douloureux qu'il lui faut pleurer sans pour autant pouvoir l'assumer. On pourrait toujours taxer ses jérémiades lancinantes d'un relâchement intellectuel chez un écrivain sur son déclin. Néanmoins, sa passion pour le pèlerinage au cimetière dont la découverte de la tombe de l'aviateur l'a « bouleversée », « captée complètement » et « engluée » (*Ibid.*, p.70) ne serait-elle pas le signe de ce questionnement imminent sur le sacrifice ? Les souvenirs des morts qui l'assaillaient l'un après l'autre ne l'ont-ils pas menée à la Mort ultime, celle de Jésus-Christ ? En même temps, à une remise en question du sens de la mort du Christ que l'écrivain a du mal à envisager comme belle mort d'un Sauveur sacrificiel et rédempteur comme on le croyait souvent ?

Reconnaître l'empreinte laissée par Jésus de Nazareth dans cette œuvre, et déceler l'attitude cohérente de l'écrivain face au sacrifice, mise en filigrane à travers la figure du Christ, tels sont les parcours auxquels nous sommes invités ici. Nous emprunterons trois voies qui vont du mythe du sacrifice au droit des victimes, en passant par la dénonciation de la violence collective.

La figure du Christ

Le récit s'inaugure par un avertissement aux lecteurs comme l'Évangile de Luc que l'écrivain a surtout apprécié³ porte en prologue une dédicace à un certain Théophile⁴ : « Je crois que c'est une direction de l'écrit. C'est ça, l'écrit

³ Luc et Matthieu étaient ses Évangiles préférés parmi les quatre (d'après Entretien avec Pierrette Rosset, « Duras parle du nouveau Duras », *Elle*, 15 janvier 1990, p.38).

⁴ On se réfère à la *Traduction œcuménique de la Bible* : comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament traduits sur les textes originaux hébreu et grec, Paris, Alliance biblique universelle : Le Cerf, 1988 (abréviations des Évangiles cités en référence : Mt : Évangile de Matthieu ; Lc : Évangile de Luc ; Jn : Évangile de Jean).

adressé, par exemple, à toi, dont je ne sais encore rien. / À toi, lecteur : / Ça se passe dans un village très près de Deauville, à quelques kilomètres de la mer (...) » (« La mort du jeune aviateur anglais », *Écrire, op.cit.*, p.57). Comme Saint Luc affirme s'appuyer sur les « témoins oculaires » (Lc 1, 2), l'écrivain souligne la présence des assistants : « Il n'y a rien à la mesure de ce fait. Il y a beaucoup de faits comme ça dans l'univers. Des brèches. Là, cet événement a été vu. Et que l'enfant en est mort d'avoir joué à la guerre a été vu aussi » (*Ibid.*, p.73). Et son intention de se limiter à un rapport de faits réels sans romancer ; « Je sais que ce n'est pas un récit. C'est un fait brutal, isolé, sans aucun écho. Les faits suffiraient. On racontait les faits » (*Ibid.*, p.66) ; « Écrire par le dehors, (...) en ne faisant que décrire (...), décrire des choses qui sont là, présentes. Ne pas en inventer du tout. Rien comme tout » (*Ibid.*, p.69).

C'étaient les derniers jours de la guerre mondiale. Le dernier peut-être, c'est possible. Il avait attaqué une batterie allemande. Pour rire. Comme il avait tiré sur leur batterie, les Allemands avaient répliqué. Ils ont tiré sur l'enfant. Il avait vingt ans.

Pendant un jour et une nuit, dans la forêt, tous les habitants de Vauville l'ont veillé. Comme avant, dans le temps ancien, comme on l'aurait fait avant, ils l'ont veillé avec des bougies, des prières, des chants, des pleurs, des fleurs. Et puis ils ont réussi à le sortir de l'avion. Et l'avion, ils l'ont extrait de l'arbre. Ça a été long, difficile. Son corps était resté prisonnier du réseau d'acier et de l'arbre (*Ibid.*, p.59).

Ce passage n'est pas suffisant pour la crédibilité de ce rapprochement du Christ et de l'aviateur, mais un propos de l'écrivain nous assure : « Christ et Jeanne d'Arc, ils ont dit la vérité sur ce qu'ils croyaient entendre : la voix du Ciel. Lui, le Christ, a été assassiné comme un déporté politique » (« Le nombre pur », *Écrire, op.cit.*, p.110). Par voie d'analogie, on peut rapprocher le déporté et le soldat qui sont les victimes de l'histoire collective. Aussi dans le récit lui-même, l'écrivain le qualifie de « crucifié à cet arbre par la carcasse de son avion » (« La mort du jeune aviateur anglais », *Écrire, op.cit.*, p.74). Quelle

coïncidence que son nom que l'écrivain a trouvé sur la tombe soit W. J. Cliffe, dont les initiales sont celles de Jésus-Christ ! La présence de l'enfant et des enfants nous permet aussi de rapprocher ce récit à l'Évangile : ne serait-ce pas dans le but de suggérer l'essence de l'enseignement du Christ qu'elle tient maintes fois à appeler « enfant » cet adolescent de vingt ans et qu'elle évoque l'image des enfants chantant dans l'école communale ? : « Laissez les enfants venir à moi ; ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. En vérité, je vous le déclare, qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera pas » (Lc 18, 16-17). On ne pourrait manquer la comparaison aux « martyres » des arbres calcinés par le bombardement de l'armée allemande : « Ils sont entiers, martyres, ils sont noirs, du sang noir des arbres tués par le feu » (*Ibid.*, p.65).

Sans la moindre exaltation de la divinité, la plume sobre de l'écrivain saisit d'une part cet aviateur-Christ sous son aspect humain, solitaire, peu glorieux et même absurde. Dans son regard lucide, on pourrait déceler l'influence de la lecture rationaliste d'Ernest Renan, auteur préféré de l'écrivain depuis son enfance ou celle de la lecture communiste d'Elio Vittorini avec qui elle a noué une grande amitié. D'ailleurs elle confesse même sa foi en l'humanité du Christ : « Je crois seulement à l'existence terrestre de Jésus-Christ. Je crois que c'est vrai. Que le Christ et Jeanne d'Arc, ils ont dû exister : leur martyr jusqu'à ce que s'ensuive leur mort. Ça a existé aussi » (« Le nombre pur », *Écrire, op.cit.*, p.110)⁵.

⁵ On peut recueillir la profession de foi de Vittorini, sa foi en l'humanité du Christ qui est censé avoir inspiré celle de Marguerite : « J'ai cessé de croire à la divinité du Christ, mais c'est pour croire de plus en plus à son humanité » (Laure Adler, *op.cit.*, p.378). À propos de Renan, l'écrivain lui voue une admiration sans réserve : « J'ai souvent lu Renan aussi, *La vie de Jésus-Christ*. Un immense auteur. C'est merveilleux ce type d'attitude qu'il a, quand il nous apprend que Jésus était un enfant terrible ! Très dur ! Coléreux ! Il ose dire cela, lui. Ce n'est pas un livre saint » (Entretien avec Frédérique

D'autre part, sa lecture intensive de Pascal depuis sa jeunesse a influencé sa vision du Christ en clair-obscur. C'est le *Deus absconditus* dans la veine mystique, le Dieu caché dont la nature ne se livre qu'à travers le voile du mystère même dans l'Incarnation, qui condamne le dévot à la quête infinie du sens de sa Parole indéchiffrable : « Des livres illisibles, entiers cependant. Aussi loin de toute la parole que l'inconnu d'un amour sans objet. Comme celui du Christ » (« Écrire », *Écrire, op.cit.*, p.19).

En s'inscrivant dans la trame intertextuelle d'une extrême densité, *La mort du jeune aviateur anglais* fait allusion à Jésus au Jardin des Oliviers priant que l'agonie lui soit épargnée : « Je te vois encore : toi. L'Enfant même. Mort comme un oiseau, de mort éternelle. La mort longue à venir et, la douleur du corps déchiré par l'acier de l'avion, lui, il suppliait Dieu de le faire vite mourir pour lui ne plus souffrir » (« La mort du jeune aviateur anglais », *Écrire, op.cit.*, p.68). Le mot d'éternité qui revient à sa bouche « comme un recours » (*Ibid.*, p.76) intensifie le mystère de la Passion : « Et sous la dalle de granit, la mort a continué de s'éterniser » (*Ibid.*, p.60) ; « Il aura vingt ans pour l'éternité, devant l'Éternel. Qu'il existe ou non, l'Éternel sera cet enfant-là » (*Ibid.*, p.72-73) ; « L'éternité du jeune aviateur anglais, elle est là, présente » (*Ibid.*, p.75) ; « Et son éternité, elle se vivra comme cela à travers cet enfant disparu » (*Ibid.*, p.75). On ne saurait également passer sous silence la dimension prophétique :

Il y a une rivière le long du cimetière. Et puis au loin il y a encore les arbres morts, de l'autre côté de l'endroit où est l'enfant. Les arbres brûlés qui crient contre le sens du vent. C'est un bruit très fort, une sorte de balayage strident de la fin du monde. Ça fait très peur. Et plus ça cesse, brusquement, sans qu'on sache ce que c'était. Sans raison on dirait, sans aucune raison. Et puis les paysans disent que c'est rien, que ce soit les arbres qui ont gardé dans leur sève le charbon de leurs plaies (*Ibid.*, p.68-69).

Par cette similitude de ton et de style, pourrait-on aller jusqu'à nommer ce

Lebelley, « Marguerite retrouvée », *Le Nouvel Observateur*, 24-30 mai 1990, p.62).

récit « Bonne Nouvelle », L'Évangile selon Marguerite Duras ? L'écrivain ne pensait-elle pas que toute la littérature, y compris la sienne, est la parodie de la première écriture de l'humanité telle les Évangiles ? : « On répète aussi les Évangiles ou La Bruyère. Que voulez-vous faire d'autre ? » (Entretien avec Jean-Louis Ezine, « Les nostalgies de l'amante Duras », *Le Nouvel Observateur*, 24 juin-1 juillet 1992, p.55).

Le mythe du sacrifice du Christ

Si flagrante que soit l'inspiration de l'Évangile dans cette œuvre, en première lecture, on a l'impression inévitable que l'écrivain n'a pas atteint la profondeur de son message, car elle ressasse la même brève histoire déplorant l'abattage ignoble d'un Enfant crucifié au pommier normand, et qu'elle s'abandonne au maelstrom de chagrins qui trempe sa plume dans les larmes de l'« innocence à pleurer » (*Ibid.*, p.79) et la rend impuissante à retracer la vérité : « Chaque fois je l'ai pleuré » (*Ibid.*, p.65) ; « j'ai toujours pleuré. Et je pleure encore » (*Ibid.*, p.75) ; « Je n'ai jamais pensé que je pouvais écrire ça » (*Ibid.*, p.63) ; « Je ne peux rien dire. / Je ne peux rien écrire » (*Ibid.*, p.71). Ce pathos exagéré semble nous noyer dans le sentimentalisme qui confine la grande histoire du Christ à un médiocre mélodrame larmoyant. Même la dévotion des villageois ne teinte ce dolorisme que d'une niaiserie superstitieuse.

Mais est-ce vrai que cette histoire est placée sur les lèvres d'une âme pieuse, presque naïve ? N'oublions pas que l'écrivain s'affirme toute sa vie incroyante : « Je ne crois pas en Dieu. Je suis, comme à dix-huit ans, exempte de toute foi » (Marguerite Duras, *Les yeux verts*, Paris, Cahiers du cinéma, 1988, p.243). Même elle disait que la croyance est un signe de la faiblesse d'esprit : « Et même enfant, j'ai toujours vu les croyants comme atteints d'une certaine infirmité d'esprit, d'une certaine irresponsabilité » (Marguerite Duras et Xavière Gauthier, *Les parleuses*, Paris, Editions de Minuit, 1974, p.239).

Il faut d'abord absoudre l'écrivain du reproche d'être une chrétienne

pleurnicheuse. En effet, l'aviateur n'est pas évoqué pour être pleuré comme un petit enfant, mais pour être reconnu comme un soldat qui a mené son combat d'homme en toute dignité. L'écrivain ne souligne pas son innocence pour en pleurer mais pour éveiller la conscience des hommes : on ne saurait jamais trop insister sur l'innocence des victimes, suprême vérité inviolable de l'Évangile. Revenons au début du récit : Marguerite Duras explique la raison de l'attaque comme étant « pour rire ». Cette insertion peu signifiante ne suffirait-elle pas à ébranler l'idée reçue selon laquelle la mort au combat est l'honneur inégalé pour un soldat ? Une autre tonalité grinçante ne s'insinue-t-elle pas dans sa ritournelle ? Ne serait-ce une manière cynique de désamorcer les pièges embusqués du sentimentalisme exacerbé, tout en gardant intacte notre capacité d'émotion ? L'aviateur est « héroïque et beau » (*Ibid.*, p.68) et ce n'est pas parce qu'il se sacrifie pour son pays, mais parce qu'il est « mort de jouer à la guerre, de jouer à être le vent, à être un English de vingt ans (...) à être heureux » (*Ibid.*, p.68). L'écrivain met en avant son bonheur, sa jouissance et sa volonté de vivre, de consumer la vie jusqu'au dernier moment : « Il avait été content, il avait été très heureux au sortir de la forêt, il ne voyait aucun Allemand. Il était content de voler, de vivre, de s'être décidé à tuer les soldats allemands. Il aimait faire la guerre, cet enfant-là, comme tous les enfants » (*Ibid.*, p.73). En mettant en exergue la cruauté innée que chaque enfant cache en lui, l'écrivain déconstruit le mythe du héros sauveur qui s'enthousiasme pour sa mission. Elle n'a nulle intention de rendre à son dévouement un hommage sans réticence ni de couronner sa mort des lauriers d'un héroïsme facile.

Or, depuis des siècles, la littérature, d'un ton laudatif, a perpétué sous le signe du Christ le thème du sacrifice rédempteur allant des chevaliers de la Table ronde jusqu'à Gavroche des *Misérables*. Mais Marguerite Duras refuse d'affilier son Christ à cette tradition tenace en évitant la glorification de l'aviateur. Faut-il lui prêter la volonté de tourner en dérision, par delà son

Christ, ces deux millénaires d'histoire littéraire qui, orientée par l'interprétation traditionnelle de l'Évangile, ne cesse de reproduire au nom du Christ des héros adulés et encensés, de nous inviter à la relecture novatrice de l'Évangile ?

Avec René Girard à qui nous sommes redevables de sa « lecture non sacrificielle »⁶, nous allons relire l'Évangile sous un autre jour. En tenant pour une des paroles capitales du Christ qui annonce un ordre nouveau cette formulation apparemment innocente : « Si vous aviez compris ce que signifie : c'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice » (Mt 12, 7), Girard montre que, contrairement à notre préjugé sur le Christ comme sacrifice fondateur de la Nouvelle Alliance, le Christ lui-même ne se propose pas comme sacrifice, « offrande rituelle » au premier sens du terme, ni succombe à la « privation volontaire » au deuxième sens. Christ n'est pas un masochiste qui se délecte de s'offrir comme sacrifice et se précipite de bonne grâce sur sa mort, mais se réclame innocent et fait appel à la commisération pour se soustraire à ce supplice effroyable. Rappelons de nouveau que dans son jardin des Oliviers, le Christ souhaite que le calice fielleux s'éloigne de lui. Il ne faut pas confondre la cause et la conséquence : « Christ est mort *pour* nous sauver » est faux, en vérité, « Christ est mort en nous sauvant ». Comme le montre cette assertion subtilement mais fondamentalement différente de la première, le Christ, tout en acceptant d'être la victime, refuse au fond de devenir objet de sacrifice.

Certes, Marguerite Duras montre d'une part sa sympathie avec les villageois et se met au diapason avec leur tentation du « sacrifice », *sacrificium*, de *sacer facere* en latin signifiant « fait de rendre sacré », comme l'avoue l'écrivain : « C'était devenu sacré pour moi – la passante – ce jeune Anglais mort à vingt ans » (*Ibid.*, p.65). Mais d'autre part, elle renverse totalement la vieille perspective de la mort sacrificielle du Christ et considère l'Évangile comme

⁶ Girard développe la lecture non sacrificielle des Évangiles surtout dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1981 et aussi dans *La route antique des hommes pervers*, Paris, Grasset, 1985.

dispositif efficace pour la protestation contre le sacrifice. La mort de l'aviateur « pour rire » est devenue ainsi une ironie corrosive pour rappeler le sens caché de « pour nous » ou « pour nos péchés », innombrables affirmations du Nouveau Testament, qui peuvent signifier « pour nous, en notre faveur » au sens plus fréquent, mais aussi « à cause de nous » et encore « à notre place ».

L'accusation de la violence collective

Si le Christ ne choisit pas volontiers sa mort, ce serait « nous » qui l'envoyons à l'échafaud. D'après Girard, dans une société primitive, au moment de crise où des conflits éclatent et des tensions montent, on sollicite ce sacrifice comme solution finale, en canalisant toute l'agressivité sur une personne, pour que la communauté fasse l'unanimité et réinstalle la paix. Rappelons que Caïphe privilégie la raison d'État en identifiant Jésus au « bouc émissaire », sacrifice du rite judaïque, expression passée dans le langage courant : « c'est votre avantage qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas toute entière » (Jn 11, 50). Cet Évangile lu sous un nouvel angle, au lieu de dissimuler cette efficacité régulatrice et apaisante d'un système par le sacrifice, la perce à jour pour la dénoncer. Fidèle à cet esprit de l'Évangile, le souci majeur de l'écrivain est de décrire « la naissance d'un culte » (*Ibid.*, p.76) :

Je voudrais raconter le cérémonial qui s'est créé autour de la mort du jeune aviateur anglais. Je sais certains détails : tout le village a été concerné, il a retrouvé une sorte d'initiative révolutionnaire. Je sais aussi que la tombe a été faite sans autorisation. Que le maire ne s'en est pas mêlé. Que Vauville était devenu une sorte de fête funèbre autour de l'adoration de l'enfant. Une fête libre de pleurs et de chants d'amour.

Tous les gens du village connaissent l'histoire de l'enfant. Et aussi l'histoire des visites du vieil homme, ce vieux professeur. Mais de la guerre ils ne parlent jamais plus. La guerre, c'était pour eux cet enfant assassiné à vingt ans.

La mort avait régné sur le village (*Ibid.*, p.71).

« L'Évangile selon Marguerite Duras » a en effet des suites : l'histoire ne finit pas par la Résurrection, mais s'étend de la Pentecôte à la naissance de l'Église primitive. Dans ce cadre des Actes des apôtres, l'écrivain révèle le mécanisme sacrificiel sur lequel reposent toutes les mythologies et les religions du monde⁷. Au commencement était quelqu'un :

Et j'ai entendu que des enfants ont chanté : "Jamais je ne t'oublierai". Pour toi. Seul. A l'origine de tout ça il y avait désormais ce quelqu'un-là, et cet enfant-là, mon enfant, mon petit frère, et quelqu'un d'autre, l'enfant anglais. Pareils. La mort baptise aussi (*Ibid.*, p.64).

En distinguant les femmes, témoins directs de la victime, et les écoliers qui n'ont pas de rapport direct avec l'événement, l'écrivain ne cesse de rappeler que ce mécanisme n'est valable qu'avec la conscience du tiers, avec son besoin profond de projeter sa propre culpabilité sur un seul autre pour satisfaire sa conscience : « Les femmes pleuraient, elles ne pouvaient pas s'en empêcher. Le jeune aviateur disparaît, il meurt d'une vraie mort. Si on chantait cette mort par exemple il ne s'agirait pas de la même histoire » (*Ibid.*, p.72). Cet abîme infranchissable sépare des femmes les enfants et même l'écrivain :

Les femmes elles n'ont rien dit de tout ça. Si j'avais été là avec elles, pour le faire avec elles, je n'aurais pas pu en écrire, je le crois. Je dis peut-être que ce sentiment

⁷ Comme l'« adoration », terme récurrent comme verbe « adorer » ainsi que comme adjectif « adorable », peut s'associer à l'Adoration eucharistique de l'Église, la religion mise en question ici est le christianisme, voire le catholicisme. D'une part, comme elle s'affirme anticléricale, elle critique le christianisme dégradé au rang des autres religions du monde fondées sur le mécanisme sacrificiel, et bien qu'il ait l'Évangile comme livre fondateur, n'atteint jamais la hauteur de son message. Mais d'autre part, elle semble rehausser son statut comme elle se laisse tenter par l'idée de sacrifice.

fantastiquement fort que j'ai eu d'être concernée ne se serait peut-être pas produit. C'est l'émotion qui revient encore maintenant quand je suis seule. Seule je pleure encore sur cet enfant devenu le dernier mort de la guerre (*Ibid.*, p.72).

Sa dénonciation détachée mais virulente porte avant tout sur la violence perpétrée pour la fondation par la foule assoiffée d'un spectacle sanglant :

Mais tout le monde ça ne fait pas pleurer. Cette envie de voir ce jeune mort, de vérifier sans le connaître du tout si ça avait bien été son visage, ce trou, au bout du corps sans yeux, cette envie de voir son corps et comment était son visage de mort, déchiré par les aciers du Meteor (*Ibid.*, p.62).

Le terme « envie » subtilement choisi met en évidence la liaison profonde entre la fascination pour la violence et celle pour l'érotisme⁸. L'écrivain souligne aussi l'égalité devant cette violence dont chacun peut devenir la cible :

La mort de n'importe qui c'est la mort entière. N'importe qui c'est tout le monde. Et ce n'importe qui peut prendre la forme atroce d'une enfance en cours. On sait ces choses-là dans les villages, elles m'ont été apprises par des paysans avec la brutalité d'un événement devenu cet événement-là, d'un enfant de vingt ans tué à une guerre avec laquelle il s'amusait (*Ibid.*, p.65).

C'est une ancienne histoire ruminée depuis la nuit des temps, celle qu'on apprend de bouche à oreille, à laquelle « nous » participons souvent inconsciemment, sans scrupule et tout innocemment. Finalement on doit comprendre que le pathos exagéré de l'écrivain et sa plume impuissante ne viennent pas des lamentations doloristes, mais ce serait une stratégie littéraire

⁸ Rappelons que, dans la veine sceptique de *Crainte et tremblement* de Kierkegaard, elle explique aussi le sacrifice d'Abraham par le terme « désir », synonyme de ce terme (Jérôme Beaujour, Jean Mascolo et Marguerite Duras, *Duras filme*, Paris, Direction du livre et de la lecture, 1992).

pour dénoncer cette violence soigneusement camouflée. Au risque de tomber dans une pure complaisance littéraire, pétrie d'insinuations sado-masochistes, on peut décrire avec réalisme cette violence épouvantable telle que réellement elle a dû se dérouler, pour démasquer les horreurs sans falsification. Mais Marguerite Duras choisit de s'abstenir de la description crue, se glissant vers la solution dite « postmoderne », celle de la représentation de l'impossibilité de représenter : « ce qu'il faudrait dire là, c'est l'impossibilité de raconter ce lieu, ici, et cette tombe » (*Ibid.*, p.78). Même elle accuse toute l'écriture possible autour de cette violence abominable d'obscénité et d'impudence publicitaires : « On ne peut pas écrire là-dessus. Ou bien on peut écrire sur tout. C'est rien. Et c'est une lecture intenable, de la même façon qu'une publicité » (*Ibid.*, p.74). Elle dit aussi que l'écriture doit s'opérer dans toute incertitude : « J'ai voulu écrire sur lui l'enfant anglais. Et je ne peux plus écrire sur lui. Et j'écris, vous voyez, quand même j'écris. C'est parce que j'en écris que je ne sais pas que ça peut être écrit » (*Ibid.*, p.66). Autrement, l'écrivain dévoile le processus par lequel le corps souffrant du Christ et sa douleur physique se dématérialisent en acquérant le statut d'un symbole à la beauté harmonieuse. Ne serait-ce pas aussi une autre façon de dénoncer l'amnésie hypocrite ? Pour nous pousser à assumer sans fermer les yeux la violence abjecte, commise et occultée à l'origine, comme mal nécessaire pour l'institution d'une communauté ?

Il n'y a plus de guerre. L'enfant, de la guerre, il a tout remplacé. L'enfant de vingt ans : toute la forêt, toute la terre, il a remplacé, et aussi l'avenir de la guerre. La guerre, elle est enfermée dans le tombeau avec les os du corps de cet enfant.

C'est tranquille maintenant. Ce qui est la splendeur centrale, c'est l'idée, l'idée des vingt ans, l'idée du jeu à la guerre, devenue resplendissante. Un cristal (*Ibid.*, p.80).

Le droit des victimes

Au fil de la parole que l'écrivain trame à bout de souffle comme si c'était

son testament, il semble qu'elle tente de tirer le canevas d'une sorte de poids de la vie qu'elle a reconnu chez l'aviateur aussi que chez son frère :

Mais maintenant je crois qu'il y a plus que ça. Je crois qu'un jour, beaucoup plus tard, plus tard encore, je ne sais pas bien, mais déjà je le sais, oui, beaucoup plus tard, je retrouverai, je le sais déjà, quelque chose de matériel que je reconnaitrai comme un sourire arrêté dans les trous de ses yeux. Des yeux de Paulo. Là, il y a plus que Paulo. Pour que ça devienne un événement tellement personnel, cette mort du jeune aviateur anglais, il y a plus que ce que je crois, moi.

Je ne saurai jamais quoi. On ne saura jamais. Personne (*Ibid.*, p.62).

Ce « quelque chose » de supplémentaire qui reste incontournable, l'écrivain l'appelle aussi « événement », qui se produit, se produit et se produira depuis toujours et pour jamais dans un endroit qui n'existe nulle part, si « frappant » qu'on est tenté de qualifier d'éternel :

Ce sont les lieux autour de l'église qui donnent accès à la tombe de l'enfant. Là, il y a encore quelque chose qui se passe. Nous sommes maintenant séparés de l'événement par des décennies et pourtant, c'est ici, l'événement de la tombe. Peut-être, est-ce cette solitude d'un enfant mort à la guerre, des caresses tendres sur le granit glacé de sa pierre tombale ? On ne sait pas (*Ibid.*, p.75).

Pour l'écrivain, cet événement innommable comme des caresses tendres – allusion permanente aux mystiques chez l'écrivain – est la seule chose qui vaut la peine d'être écrite au-delà de l'impossibilité d'écrire : « Et puis un jour, il n'y aura rien à écrire, rien à lire, il n'y aura plus que l'intraduisible de la vie de ce mort si jeune, jeune à hurler » (*Ibid.*, p.82).

Marguerite Duras n'est-elle pas au cœur du message de l'Évangile ? Dans cette tentative de décrire la vie mystérieuse de l'individu, ne pourrait-on pas aller jusqu'à reconnaître ses efforts pour réhabiliter le droit des victimes ? Par

ailleurs, l'écrivain oppose aussi cet individu irréductible et insécable à la multitude et à la collectivité, c'est-à-dire au « nombre »⁹ :

C'est pas le nombre, là le nombre a été dispersé ailleurs, dans les plaines allemandes du nord de l'Allemagne, dans les hécatombes des régions de toute la côte Atlantique. L'enfant est toujours resté lui-même. Et seul. Les champs de bataille sont restés loin, partout dans l'Europe. Ici c'est le contraire. Ici, c'est l'enfant, le roi de la mort par la guerre.

C'est un roi aussi : c'est un enfant aussi seul dans la mort qu'un roi dans la même mort (*Ibid.*, p.76).

Le qualificatif « seul » récurrent dans ce récit met en valeur le caractère unique et original de l'existence. « Le roi de la mort » qui peut nous renvoyer au « Roi des Juifs » couronné d'épines, dérisoire et ironique, tient à situer la mort du Christ du côté des victimes, non pas du côté des vainqueurs. Rappelons de nouveau la parole du Christ : « C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice, vous n'auriez pas condamné ces hommes qui ne sont pas en faute » (Mt 12, 7). L'Évangile ne fait jamais l'apologie des vainqueurs qui se croient justes, mais celle des victimes qu'ils condamnent au nom de la justice comme pécheurs. Au lieu d'admettre que la victime est coupable, même si son élimination est la condition d'un retour au calme dans une société, l'Évangile tient à donner tort à la foule en rétablissant l'innocence de la victime.

En guise de conclusion, nous envisagerons de nouveau sous cette nouvelle perspective la clôture de ce récit d'un ton oraculaire et majestueux des

⁹ D'ailleurs l'écrivain commence son énigmatique essai intitulé « Le nombre pur », recueilli également dans *Écrire*, par une réflexion sur le mot qui fonctionne indépendamment, par rapport à l'ensemble de la phrase. À travers ce prologue qui nous renvoie à la métaphore johannique du Verbe qui se fait chair, l'écrivain ne met-elle pas en question le prix inestimable de la vie de l'individu ?

prophètes :

L'écroulement silencieux du monde aurait commencé à ce jour-là – celui de l'événement de cette mort si lente et si dure du jeune Anglais de vingt ans dans le ciel de la forêt normande, ce monument des côtes atlantiques, cette gloire. Cette nouvelle, ce seul fait, cette mystérieuse nouvelle s'était insérée dans la tête des gens encore en vie – un point de non-retour aurait été atteint dans le premier silence de la terre. On a su que dorénavant il était inutile d'encore espérer. Cela partout sur la terre et à partir de ce seul objet d'un enfant de vingt ans, de ce jeune mort de la dernière guerre, l'oublié de la dernière guerre du premier âge (*Ibid.*, p.82).

L'écrivain souhaite qu'« un jour sur toute la terre on comprendra quelque chose comme l'amour. De lui. De l'enfant anglais mort à vingt ans d'avoir joué à la guerre contre les Allemands dans cette forêt monumentale » (*Ibid.*, p.81). Mais elle n'emploie pas « amour », ce mot facile à prononcer, mais difficile à entendre, dans un rêve mièvre nourri par les idéologies molles, mais dans un questionnement lucide, constructif et incessamment renouvelé. L'amour dans le sens de l'Évangile est un refus absolu de la violence barbare et un véritable souhait pour la paix. « Un point de non-retour aurait été atteint » avec le Christ et l'aviateur qui sont à la fois les seuls parfaits sacrifices et les « oublié(s) de la dernière guerre du premier âge », mais en réalité, la Bonne Nouvelle n'a pas été reçue par tout le monde. L'espèce humaine pourrait-elle passer à la nouvelle ère de la réconciliation et du pardon en mettant un point final à la répétition stérile des sacrifices sanglants qui continuent d'être pratiqués aujourd'hui encore partout dans le monde ? Tel sera l'ultime pari que Marguerite Duras lance à l'humanité à travers son Évangile.